

Alberto Gualandi, *Le problème de la vérité dans la philosophie française contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1998, 256 p.

Francis Kaplan, *La vérité, le dogmatisme et le scepticisme*, Paris, Armand Colin, 1998, 215 p.

François Rivenc, *Sémantique et vérité, de Tarski à Davidson*, Paris, PUF, 1998, 127 p.

Voici trois ouvrages sur le thème de la vérité. La philosophie étant ce qu'elle est, on ne s'étonnera pas qu'ils ne disent pas la même chose. Le thème du premier est ce qui constitue, aux yeux de l'A., l'exception française dans la philosophie contemporaine: elle serait la seule à "ne pas avoir *reterritorialisé* systématiquement la question philosophique du transcendantal dans l'espace ouvert par l'analyse du langage". Autant dire qu'elle s'est engagée, avec des penseurs comme Serres, Deleuze ou Lyotard, dans une critique radicale de la raison, que l'A. appelle ouverture "de transcendantalités libres et nomades". L'A. soutient d'abord— et c'est la partie la plus intéressante de l'ouvrage— que cette rupture a ses sources dans la tradition française en épistémologie, chez Meyerson, Brunschwig et Bachelard. La seconde partie examine les thèses des penseurs de la différence, du singulier et du différend nommés ci-dessus. Il propose quant à lui une espèce de synthèse, aussi molle qu'elle se veut radicale, de tous ces courants, qu'il appelle "herméneutique du vrai" où la science "ne soit ni réduite à un simple comportement techno-instrumental finalisé à l'appropriation consommatoire de la réalité, ni hypostasiée au modèle unique et absolu de la vérité". J'ai eu peine à voir en quoi la version proposée d'un "jugement de vérité" nécessairement situé, singulier, contextuel, se distinguait des formes les plus classiques de relativisme, à la rhétorique près, et ne tombe pas dans le paradoxe usuel du relativisme (tel qu'énoncé par Putnam): "Le relativisme est vrai (pour moi)."

Pour l'A. du second livre, le scepticisme et le relativisme ne sont pas *terminus ad quem*, mais *terminus a quo*. La philosophie doit chercher à éviter la crise sceptique. La question posée est celle du critère de la vérité, c'est-à-dire des moyens de garantir celle-ci et de parvenir à la certitude. L'A. suit un chemin assez classique. Il examine d'abord les divers principes sur lesquels peut s'appuyer une théorie de la connaissance fondant la vérité dans des connaissances premières certaines, et conclut que le dogmatisme ne peut trouver ces fondements ni exclure l'erreur. Il envisage ensuite les divers arguments sceptiques, et les rejette par des arguments non moins classiques. Cela conduit au probabilisme, selon lequel nos vérités, à défaut d'être certaines, peuvent être néanmoins probables. Mais le probabilisme repose sur le dogmatisme, si pour évaluer la probabilité d'une proposition nous devons nous appuyer sur des propositions de probabilité 1; et il repose sur le subjectivisme si les probabilités sont relatives à chaque sujet. La solution est: admettre des vérités probables jusqu'à preuve du contraire, et s'ouvrir à la réfutation et au dialogue. Cette conclusion est très sensée, même si elle ne va pas de soi (comment peut-on s'accorder au terme d'un dialogue?) l'A. ne semble pas apercevoir que cette position est très proche de celle que Popper, et avant lui Peirce, avaient appelé "faillibilisme" (bien qu'il critique par ailleurs la critique popperienne du probabilisme) et d'une certaine forme de pragmatisme (celle de Peirce, pas celle de James et des néo-pragmatistes relativistes comme Rorty, dont la position est proche de celle du livre ci-dessus). Le livre de F. Kaplan est en général très clair, d'un style sobre et direct, à la fois bien ancré dans l'histoire de la philosophie et sachant s'en détacher. Il renoue heureusement avec une forme de clarté française que le livre de Gualandi ne semble pas avoir imitée. Par certains côtés, cet excellent ouvrage rappelle l'atmosphère de la thèse de Brochard, *De l'erreur* (dont il faut regretter qu'il ne soit pas réédité), ce qui est à mes yeux un compliment. Mais en fait, paradoxalement, Kaplan ne parle pas de la vérité dans ce livre. Il ne nous dit pas si elle doit se définir comme correspondance, cohérence, ou assertabilité garantie. Comme il nous le dit p.11, il traite du problème du critère de la vérité, pas de celui de sa définition, dont il a traité dans un précédent (et pionnier, dans le contexte français) ouvrage,

La vérité et ses figures (Aubier 1977). S'il exclut la question de la définition, c'est, nous dit-il, parce que la question du critère est "première logiquement", puisqu'il faut d'abord savoir comment distinguer vérité et erreur avant de savoir ce qu'est la vérité. Mais si on veut savoir comment distinguer vérité et erreur, comment le peut-on sans savoir ce qu'est la vérité? L'A. répond (p.12) en soutenant qu'il peut justifier un critère (par des raisons) sans savoir s'il est exact, ou *de quoi* il est un critère. Je suis parfaitement d'accord pour distinguer critère et définition, mais je ne vois pas en quoi on peut tenir les deux problèmes comme totalement séparés. Plus exactement, il faut s'assurer d'abord, avant d'examiner les questions de théorie de la connaissance, que le sens du mot "vrai" soit suffisamment *neutre* par rapport à la question du critère pour que la définition du vrai ne rétroagisse pas sur notre épistémologie.

Il existe en fait une tradition contemporaine qui défend cette thèse neutraliste. C'est celle des théories "minimalistes" de la vérité, qui tournent toutes autour de l'équivalence "il est vrai que $p = p$ ". La conception sémantique de la vérité de Tarski est, à bien des égards, une théorie de ce type. Le philosophe américain Davidson a développé l'idée qu'on peut se servir de la manière dont Tarski formule une théorie de la vérité pour construire une théorie de la signification pour une langue naturelle. C'est à cette tentative qu'est consacré le livre de F. Rivenc. Ce dernier ne cache ni son objectif - montrer que le programme de Davidson est faux - ni l'agacement qu'il éprouve face aux idées de ce philosophe. Il nous prévient qu'il a voulu écrire un « prolégomène négatif » à un examen des théories contemporaines de la vérité. Si l'agacement est visible, les arguments supposés montrer son « échec » le sont moins. R. fait grand cas du fait qu'une théorie de la vérité, au sens tarskien, n'a jamais été ni ne peut être une théorie de la signification pour une langue naturelle. Mais cela peut difficilement passer pour un *scoop*, puisque Davidson l'a reconnu explicitement. Sa thèse est qu'on peut, moyennant un certain nombre d'aménagements, s'inspirer de la conception de Tarski pour formuler une « théorie de la signification » pour les langues naturelles, à condition de concevoir celle-ci sous la forme d'une théorie de l'interprétation du langage, des croyances et des actions. Rivenc ne s'intéresse jamais à la formulation de cette théorie. Il trouve « déconcertant » que l'on ait besoin d' « interpréter » quelqu'un qui dit « Il y a de la bière au frigo », quand il parle le même langage que vous (p.18). Ce n'est déconcertant que si l'on oublie que D. entend non pas décrire la phénoménologie de la communication quotidienne mais reconstruire la compétence d'un interprète plus ou moins idéal. L'A. fait grand cas du fait que Davidson privilégie dans « A Nice derangement of epitaphs » une analyse la communication linguistique à partir des idiolectes des locuteurs, ce qui lui semble être une forme de « suicide philosophique ». En ce cas, il faudra sans doute inclure aussi Chomsky, qui a défendu des idées voisines, parmi les suicidés. Davidson est-il un solipsiste ou un "nihiliste" sémantique (p.31)? Il est un peu curieux de parvenir à ce diagnostic au sujet d'un auteur qui soutient, contre le scepticisme « wittgensteinien » que les significations sont réelles, et qui défend la thèse de la publicité du sens à partir d'arguments externalistes. R. ne tient pas compte de ces arguments, pas plus qu'il n'a l'air de trouver problématique l'idée de convention linguistique que Davidson critique.

Le livre ne se donne pas les moyens de ses jugements catégoriques. Je dirais de même de la longue (p.93-112) reprise des analyses de Kripke pour montrer que la notion d'axiomatisation finie du théorie de la vérité n'a rien de spécial à voir avec une sémantique récursive et compositionnelle. Le point de Davidson est plutôt que des théories qui consistent une liste d'axiomes sans structure et des théories qui postulent une structure n'auront pas la même pertinence interprétative. Il aurait fallu en fait partir directement de la position de Quine sur l'indétermination de la traduction, et analyser en quoi Davidson à la fois s'en inspire et s'en écarte. Mais on ne retrouve, pour la répudier - en quelques pages !- la thèse de Quine, que p.81. D. atténue fortement le degré de l'indétermination, et relativise celle-ci au choix d'un schème de mesure de la signification. Faute d'une analyse plus précise de ces points, il

est difficile de proposer un diagnostic, comme celui qui nous est offert p.92, où le choix entre un réalisme et un instrumentalisme de la signification est mis en épingle. R. parseme son texte de remarques quant à l'incapacité où serait D. de réellement proposer une théorie de la signification extensionnelle (pour les adverbes intensionnels, pour l'analyse des attributions d'attitudes propositionnelles, pour l'analyse des modes, pour se dispenser du concept substitutionnel de quantification). Davidson en effet a admis qu'il ne pouvait faire l'économie de notions intensionnelles. S'ensuit-il qu'il faille *partir* d'elles, comme Carnap ou Montague? Ce que l'on a appelé le "programme de Davidson" en sémantique a sans doute vécu en tant que programme de sémantique linguistique. S'ensuit-il que toute analyse de la signification en termes de vérité et de compositionnalité soit caduque? Quels concepts doit-on employer si l'on ne se limite pas au cadre "austère" de Davidson? Comment faire place à la notion de connaissance tacite d'une théorie sémantique dans la conception davidsonienne? Ce sont les questions qui, comme celle du holisme, jugée par R. un simple "slogan" ou "un thème idéologique à la mode" (p.68), sont débattues depuis plus de vingt ans. Une vaste littérature est balayée d'un revers de la main. De la notion de vérité elle-même, qui motivait de prime abord l'enquête, il n'est pas question.

Faute d'un examen charitable des thèses de Davidson, il est difficile de ne pas voir dans ce petit livre un essai surtout subjectif. Sans doute était-il utile que le public français puisse avoir accès à ces discussions sous forme brève. Mais je défie qui que ce soit qui n'a pas déjà une connaissance de ces sujets de comprendre à partir de ce livre ce dont il est question, ce qui est surprenant pour un livre qui paraît dans une collection destinée aux étudiants.

Notons au passage quelques bizarreries. Il existe des traductions françaises des deux livres de Davidson. L'A. ne les utilise pas, et préfère retraduire les textes qu'il cite. C'est son droit, mais où est le gain quand cela donne un français approximatif comme p.13 par exemple? La traduction de "Sentence" par "énoncé pose des problèmes classiques. On se demande comment l'A. traduirait "statement", par exemple dans la phrase suivante: "Someone speaking English will make a true statement by uttering the sentence "It's Tuesday" if and only if it is Tuesday in his vicinity at the time he speaks." (Davidson 1984 p.45). P. 68, 79, 80 et 81 il est question d'un certain "Tyler Burge". Je suppose, en utilisant ma *passing theory*, que c'est un malapropisme pour "Tyler Burge".

Et la vérité, dans tout cela? Ce sera pour une autre fois.

Pascal Engel